

L'OCCASION ET L'APHORISTIQUE

Vladimir Jankélévitch

Le problème que je dois traiter n'est pas le problème de la contingence ; c'est indépendant de ce problème et ne suppose pas une notion particulière, c'est-à-dire que si tout était nécessité et si le monde était entièrement déterminé, le problème de l'occasion¹ pourrait encore se poser à l'homme, l'occasion aurait encore un sens ; elle serait un peu illusoire, mais même telle elle serait repérable, et on pourrait encore concevoir que cet exposé est possible, mais d'autre part on peut faire des objections à un pareil sujet parce que le mot occasion est un mot un peu frivole, un peu léger, qui concerne le journalisme, le fait divers, l'à propos et il y a toute une conception de la philosophie spéculative pour laquelle l'occasion est un objet indigne de considérations philosophiques ; en effet la philosophie n'a affaire qu'à des essences éternelles et on dirait : mais qu'est-ce que Platon a à voir avec l'occasion ? Peut-être plus qu'on ne le croit. D'ailleurs, en tout cas, Aristote bien certainement a beaucoup de rapports avec l'occasion, j'espère avoir l'occasion de le montrer ou même l'occasion de montrer le rôle de l'occasion chez Aristote et en général chez les Grecs qui ne sont pas du tout autant installés dans l'éternel qu'on veut bien le dire et qui ont un mot pour l'exprimer, *kairos*, sur lequel on a fait bien des études d'ailleurs.

Il y a aussi des textes très curieux qui ne sont pas seulement philosophiques chez les lyriques, chez les tragiques, chez Pindare, chez Euripide et enfin chez les moralistes et les philosophes plus récents de la Grèce.

1. On trouvera de plus amples développements sur l'occasion dans Vladimir Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*. Tome 1 : *La manière et l'occasion*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, chapitre 2 : « Le charme de l'Instant et l'Occasion ».

Par conséquent, comme vous le voyez, l'idée de l'occasion n'est pas du tout dédaignée ou méprisée par une philosophie spéculative, même si elle est rationaliste et même si elle paraît installée dans l'éternel ; elle n'est pas indifférente au fait divers, à la quotidienneté, qui ne lui paraît pas indigne de son examen, une philosophie anecdotique indiscutablement, et de la quotidienneté, vraiment de toute manière. D'autre part, l'occasion a toujours été utile à la philosophie de la cause malgré tout, et après tout, Malebranche, philosophe occasionnaliste, oratorien de son état, vit au XVIII^e siècle. Mais chez lui l'occasion est tellement misérable, c'est une toute petite occasion, un peu dérisoire : lorsque vous prenez Dieu, c'est Dieu qui voit à l'occasion de la vision ; mais enfin l'occasion est un peu une manière de parler, une manière de politesse en quelque sorte que l'on fait à des subalternes, mais en général une philosophie qui concentre toutes les rênes, tous les leviers du commandement, du pouvoir dans les mains de Dieu et ne laisse rien en dehors de la cause éminente, suréminente, qui ne laisse rien faire à des causes subalternes, à des causes secondes, à des génies, à des forces dérivées. Il est évident que l'occasion n'a qu'un rôle tout à fait effacé et même l'occasionnalisme n'a rien à voir avec une pareille philosophie et Dieu s'occupe de tout lui-même ; mais, malgré tout, Dieu ne peut s'occuper de tout en personne, il aurait trop à faire et il fixe les lois générales immuables ; il en a laissé l'application à des causes dérivées faute de pouvoir s'en occuper lui-même et faute de pouvoir y faire face. Donc il ne se dérange pas à propos de tout lui-même et de cette idée est partie pour la première fois l'idée d'un occasionnalisme.

Mais, en vérité, ce n'est pas de cela que nous parlerons ici, car une cause subalterne est une cause dérivée à laquelle Dieu s'en remet pour faire ce qu'il ne fait pas lui-même ; ce n'est pas du tout l'occasion et, inversement, l'occasion, ce n'est pas une cause, comme je me propose de le montrer. Simplement, celui qui a trop à faire se décharge sur un secrétaire. Le Roi des rois, *Basileon Basileus* comme l'appelle Plotin, s'en remet au roi, le roi au roitelet et le roitelet à des petits tyranneaux d'antichambre, les huissiers, les chambellans et toute la valetaille du pouvoir qui fait ce que le grand patron n'a pas le temps de faire. C'est ce qui s'appelle une délégation de pouvoir. Le pouvoir court du grand tyran au tyranneau, au roitelet et à la valetaille qui a souvent d'ailleurs des pouvoirs exorbitants. C'est donc le pouvoir qui s'écoule et qui devient subalterne, un pouvoir subalterne qui s'affaiblit en s'éloignant de sa source, qui est la volonté éminente, autocratique du